



Une vita
pas si
Dolce

Mélanie Taquet

Mélanie Taquet

Une Vita pas si Dolce

Sonate florentine en six mouvements

© Mélanie Taquet, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1030-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Che bella Firenze, le sere d'estate, le luci del centro, le nostre risate... Beh, ma cosa vuoi che ti dica? Ti voglio bene, anche se ormai è finita...

Dario Brunori, Lei, Lui, Firenze

Premier mouvement

CRESCENDO

Ses talons résonnaient sur le lino alors qu'elle avançait d'un pas pesant ; l'on s'attendait presque à entendre trombones et violons jouer une marche funèbre dans ce grand couloir froid. Les gens la dépassaient, exaspérés : il y en a qui ont un avion à prendre si cela ne vous fait rien ! En guise de violoncelles, le roulement des valises qui glissaient derrière eux accompagnait leurs commentaires désobligeants.

Un vrombissement assourdissant la fit s'arrêter net ; l'homme qui la talonnait la percuta brutalement. Marmonnant un mot d'excuse à la silhouette qui s'éloignait déjà, Nina Tissier colla son nez à la fenêtre. De l'autre côté de l'immense baie vitrée du terminal 2G de l'aéroport Charles de Gaulle, un avion décollait.

Ce spectacle lui retourna l'estomac. *Comment tenaient-ils en l'air ?* se demanda-t-elle en regardant ce lourd oiseau d'acier rapetisser jusqu'à disparaître, avalé par les épais nuages gris qui tapissaient le ciel. Cette question l'avait toujours obsédée, même si une petite voix rationnelle lui parlait de vitesse, d'aspiration de l'air et de détails techniques incompréhensibles. Ce n'était juste pas normal.

Prenant une grande inspiration, elle continua son chemin de croix vers la porte G26. La file d'attente serpentait jusqu'au milieu de l'allée principale ; elle se mit à la suite d'un cinquantenaire qui buvait son café, le Figaro sous le bras ; celui-là même qui l'avait bousculée quelques instants plus tôt. Il l'ignora royalement, mais elle y était habituée : avec son corps squelettique et son look jogging et pull *oversize*, elle n'était pas le genre de femme qui faisait tourner les têtes. Petit à petit la file s'émacia, laissant apercevoir deux hôtesse impeccablement coiffées aux zygomatiques surentraînés. La plus proche lui demanda :

— Votre carte d'embarquement et votre pièce d'identité, s'il vous plaît mademoiselle.

Comment parvenait-elle à parler aussi distinctement à travers ce sourire

figé ? Mystère, pensa la jeune femme en s'exécutant.

— Oh, Nina, quel joli prénom, comme ma nièce ! Merci, bon vol ! lui lança l'hôtesse.

Nina tenta de lui rendre son sourire tout en déglutissant péniblement, ce qui résulta en une grimace peu avenante. Elle passa les portes automatiques, suivit les indications des agents et le marquage au sol, fit à nouveau la queue au pied de l'appareil, monta les marches une à une, salua d'autres hôtesse tout aussi impeccablement coiffées que la première, manqua de s'assommer en rangeant sa valise dans le coffre au-dessus de sa tête, fit se relever les deux passagers déjà installés sur sa rangée, marcha sur le pied de l'un et les affaires de l'autre, s'assit sur le siège 5F, posa son sac à main sur ses genoux, et expira un grand coup.

« Mesdames et Messieurs, bienvenus à bord de ce vol Air France 5071 à destination de Florence Pérétola. Le temps de vol est d'environ une heure trente-cinq minutes... »

La gorge nouée, Nina positionna le casque audio sur ses oreilles et sélectionna dans son lecteur la playlist baptisée « angoisses aériennes ». Elle n'aimait pas prendre l'avion, depuis toujours ; mais aujourd'hui, étant donné ce qu'elle venait de faire, c'était pire que tout. Sa respiration était hachée, nerveuse. « Je suis calme et détendue », murmura-t-elle à voix basse. *Et crétine de prendre l'avion alors que je suis morte de trouille. Ne pas y penser. Je suis calme et détendue. Calme et détendue. Calme et ... VLAM !*

Elle sursauta. Les portes étaient dorénavant scellées. Hermétiquement. *Hamagad*¹.

Les deux hôtesse se placèrent en début et en milieu de rangée; une voix pré-enregistrée demanda l'attention des passagers pendant les démonstrations de sécurité. Nina avait l'impression de regarder des robots inexpressifs au chignon trop propre qui exécutaient une mauvaise version de la Macarena. Très rassurant. Le cours de coiffure était-il au programme de la formation d'hôtesse ? Parce que là, ça devenait limite suspect.

À sa grande déception, elles ne conclurent pas leur démonstration par un

« héééé Macarenaaaa », mais passèrent dans les rangs pour vérifier que les passagers avaient bien attaché leurs ceintures, exigeant par la même occasion l'extinction des appareils électroniques. Nina fit semblant d'obtempérer, gardant secrètement le casque autour du cou avec le volume à fond. C'était sa meilleure solution pour éviter la crise cardiaque au décollage.

Pendant longtemps, elle avait coopéré religieusement, persuadée que son lecteur MP3 pouvait, d'une façon ou d'une autre, provoquer un crash s'il restait allumé au décollage. Mais à une soirée, un ami de Julien qui était pilote de ligne lui avait expliqué qu'il s'agissait simplement de rester alerte et réceptif aux consignes de sécurité du personnel navigant en cas de problème. *On ne peut pas faire plus réceptif à la sécurité que moi, avec ou sans Chopin*, se dit Nina en vérifiant par le hublot que les réacteurs n'étaient pas en feu.

Pour ce qui était du téléphone portable, le problème ne se posait pas : celui-ci était éteint depuis qu'elle avait quitté son appartement parisien. Ce qui l'avait empêchée de joindre Hannah pour la prévenir de son arrivée. Nina se rassura en se disant que c'était probablement mieux ainsi. Que dire ? Comment lui annoncer ?

L'avion se mit en position sur la piste. Les réacteurs commencèrent à rugir, l'appareil avança, prit de l'élan, puis quitta la terre. Nina s'enfonça dans son siège et se mit à compter à voix basse, cramponnée aux accoudoirs. *Un, deux, trois, quatre, cinq...* Elle essayait de rationaliser. *Je suis à cinq rangées de l'issue de secours la plus proche... Ce bruit-là, c'est le train d'atterrissage qui se replie... Cet autre bruit c'est mon cœur qui bat trop vite, trop fort... La secousse c'est parce qu'il y a du vent... Tout est normal... Je suis calme et détendue...*

Elle visualisa le nombre d'avions qui volaient en ce moment même dans le monde. *Chaque jour c'est la même chose, ils décollent et se posent sans problème. Je prends plus de risques le matin en conduisant ma voiture qu'en étant assise ici... Vingt-huit, vingt-neuf, trente... Je suis calme et détendue...*

Malgré la peur, elle ne put s'empêcher de regarder par le hublot. Fascinée

et terrifiée à la fois, elle soufflait doucement en contemplant les paysages qui défilaient. *Quarante-trois, quarante-quatre, quarante-cinq...* Le sol s'éloignait, les bâtisses imposantes de la campagne parisienne lui rappelaient les Lego de son enfance. À quatre-vingt-deux, les premiers nuages balayèrent la carlingue. Son casque hurlait du Chopin.

Une question parasitait son décompte : si on s'écrase, ai-je une chance de m'en sortir ? *Ne pas y penser ! Je suis calme et détendue... Cent-sept, cent-huit, cent-neuf, cent-dix...* La jeune femme se concentrait sur sa respiration et sur les chiffres qui défilaient lentement dans sa tête. Elle essayait de les invoquer, de les toucher. Ses doigts étaient blancs et contractés, sa nuque tendue. Elle jetait des coups d'œil anxieux en direction personnel de bord, qui avait désormais tiré le rideau bleu. *Je suis calme et CONNE ! Non ! Détendue, je suis calme et détendue*, pensait-elle alors que son corps raidi tentait d'amortir les secousses de l'appareil. Ils traversaient l'épaisse couche nuageuse qui recouvrait la France et des scénarios catastrophes troublaient son exercice de relaxation : aile qui se cassait, avion qui se désintérait en plein vol, réacteur qui explosait.

Soudainement, une pensée étrangère s'insinua en elle comme un voile sur le monde. *Voilà*, réalisa-t-elle. Elle était partie. Sans trop savoir ce qu'elle allait trouver. Plus de marche arrière possible. Elle s'étonna quelque peu de ne rien ressentir, mais elle savait que son stress aérien avait tendance à phagocyter toute autre émotion. Elle souffla. Recommença à compter. *Cent-soixante-quatre, cent-soixante-cinq...*

— *Are you okay?* s'enquit sa voisine, une Américaine d'environ soixante ans, épaisse, à la voix rauque et aux yeux chaleureux.

Les voisins d'avion revêtaient une importance particulière pour Nina, sachant qu'ils seraient, en toute probabilité, les dernières personnes qu'elle verrait avant de mourir dans d'atroces souffrances. Elle les préférerait charnus, parce qu'il lui semblait plus plaisant de perdre la vie dans une moelleuse paire de bras douille.

— *Oh yes, don't worry, I'm just scared of flying*, lui répondit-elle dans un sourire crispé et un anglais parfait. *J'ai juste peur de l'avion*. À ce moment-

là, le signal lumineux de la ceinture s'éteignit. Déjà on entendait le clicliclic des boucles de ceinture qui sautaient, les premiers passagers commencèrent à se déplacer, notamment le cinquantenaire pressé qui effectuait des exercices d'étirement au beau milieu de l'allée, une tasse en carton fumante à la main. Nina savait que statistiquement, la majorité des accidents aériens se produisaient pendant les phases de décollage et d'atterrissage ; mais elle ne parvint pas à se détendre pour autant. L'Américaine continuait :

— Mon mari aussi a peur de l'avion. Il est assis là-bas, d'ailleurs c'est pour ça qu'on ne s'assied pas ensemble, il est tellement stressé qu'il me rend nerveuse. Vous venez d'où, vous ? Nous on vient de Seattle, quatorze heures d'avion jusqu'à Paris. C'était long ! Heureusement j'ai bien dormi, je dors toujours bien en avion. Puis là, encore une heure et demie jusqu'à Florence. Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est rien du tout ! L'important c'est de bien respirer, et d'essayer de se dé-tendre ! Vous venez faire quoi à Florence ? Nous, nous venons visiter de la famille, car mon mari et moi avons des origines italiennes...

— Madame bonjour ! Thé, café, boisson fraîche ?

L'arrivée providentielle de l'hôtesse coupa court au monologue de l'Américaine, qui commanda un Coca Light et un sandwich au saumon. Nina se contenta d'un verre d'eau. Elle en profita pour caler son casque sur ses oreilles et avoir l'air très absorbée par ce qui se passait à travers le hublot. Le soleil brillait d'une chaleur froide dans l'intense azur, et l'ombre de l'appareil entachait le blanc immaculé des montagnes nuageuses. Si ses boyaux n'étaient pas aussi vrillés d'angoisse, elle aurait tenté de tremper le bout du doigt dans cette intrigante crème chantilly. Du coin de l'œil, elle devinait sa voisine, essayant de capter son attention. Son triple menton flasque remuait comme de la gelée à chaque petit mouvement, elle avait une grosse goutte de mayonnaise à la commissure des lèvres.

Nina ferma les yeux et essaya de ne pas penser. Elle n'avait pas envie de discuter, pas envie de réfléchir. Pas envie de répondre à ses questions. Que venait-elle faire à Florence ? Sûrement la réponse s'imposerait d'elle-même. Elle sentait son malaise grandir comme un trou noir, avalant tout le reste.